





# *Le trou sans fond*





Laurence Gaud

# Le trou sans fond

*Roman*

Éditions ÉDILIVRE APARIS

Collection Coup de cœur

75008 Paris – 2009

[www.edilivre.com](http://www.edilivre.com)

Édilivre Éditions APARIS Collection Coup de cœur

56, rue de Londres, 75008 Paris

Tel : 01 44 90 91 10 - Fax : 01 53 04 90 76 - mail : [actualites@edilivre.com](mailto:actualites@edilivre.com)

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-35335-290-6

Dépôt légal : Mai 2009

© Édilivre Éditions APARIS, 2009





## CHAPITRE I

Le rocher céda sous son poids. Elle dégringola pêle-mêle pendant un temps infini. Sur les parois qui défilaient, elle voyait les racines se tendre vers elle comme des mains avides. De temps en temps, un pan moins incliné du gouffre ralentissait sa chute et elle pouvait voir les différentes strates de terre, les pierres, le sable clair... et ça repartait de plus belle.

Enfin son corps se bloqua sur une surface plus douce, de l'argile humide, qui amortit en partie sa chute. Lentement, elle s'étira, vérifia avec précaution que tous ses membres fonctionnaient, puis poussa un gros soupir de soulagement. Elle leva la tête, mais ne vit aucune lueur en provenance de la surface. Elle avait dû parcourir une sacrée distance, mais, bon, elle était saine et sauve.



## CHAPITRE II

Quand le matin même, sa mère était partie acheter du bois et des vis pour construire une niche à Rufus, Adèle lui avait promis d'être bien sage et de surveiller le chien. Ses parents s'inquiétaient toujours pour rien.

Sa mère lui avait dit avant de démarrer la voiture :

– Je ne rentrerai qu'en fin d'après-midi, j'ai plein de courses à faire, j'en profiterai pour faire les achats de fournitures scolaires, tu as besoin de quelque chose de particulier ?

Adèle ne réfléchit pas longtemps avant de répondre d'une voix lasse.

– Non, c'est bon, je n'ai besoin de rien.

Elle préférait ne pas penser à ça, ça lui gâchait la fin de ses vacances.

– Surtout, Adèle, ne t'approche pas du trou sans fond !

Le trou sans fond, quelle bonne idée ! Adèle n'y aurait pas pensé sans l'aide de sa maman. On appelait ce gouffre le trou sans fond depuis qu'une trentaine d'années auparavant, des spéléologues avaient tenté de l'explorer sans succès ; ils n'avaient jamais pu atteindre le fond car un phénomène étrange éteignait

toutes les torches, quel que soit leur mode d'alimentation. Ils avaient donc dû suspendre leur exploration ne pouvant l'effectuer dans le noir, et depuis ce temps, personne n'avait trouvé utile de réitérer cette tentative.

« Yes ! Voilà enfin quelque chose d'intéressant à faire » pensa la jeune fille en se dirigeant vers l'atelier. Elle y récupéra un petit couteau suisse, une gourde et une lampe de poche qu'elle fourra dans une vieille besace appartenant au grand-père de sa mère, puis, d'un pas assuré, elle s'approcha du trou sans fond qui béait entre deux talus caillouteux. Elle posa son pied sur une pierre bancale en surplomb du gouffre... Le sol se déroba soudain sous ses pieds.

## CHAPITRE III

La situation n'était pas fameuse. Adèle était dégoûtante, ses vêtements étaient déchirés, de la terre humide collait à ses cheveux, ses mains et ses coudes étaient éraflés de partout et elle avait perdu sa torche électrique qu'elle pouvait apercevoir vingt mètres plus haut, accrochée à une racine. Plus grave encore était la perte de la tablette de chocolat qu'elle avait subtilisée dans la réserve de la cuisine.

Elle réalisa soudain que quelque chose clochait. Elle se trouvait à plus de cent mètres sous terre, n'apercevait pas la moindre lueur en provenance de la surface, et cependant, elle y voyait comme en plein jour. Seul le haut du gouffre était dans l'obscurité la plus complète. Elle n'en distinguait qu'un rond noir et inquiétant. Elle réalisa alors que sur les parois du puits par lequel elle était tombée, et tout le long des deux galeries qui s'ouvraient devant elle, courait une sorte de moisissure, comme celle qui se développe sur des fruits trop mûrs ou pourris, verte avec des poils tout doux. Cette moisissure était phosphorescente et produisait une lumière irrégulière et scintillante comme des guirlandes de Noël. Sur sa droite la lumière

était verte alors qu'à gauche, la galerie était baignée d'une lueur rouge et peu engageante.

Alors qu'elle commençait à se relever avec précaution, vérifiant l'un après l'autre le bon fonctionnement de tous ses membres, elle entendit un bruit sourd au-dessus d'elle puis un raffut du tonnerre. Une avalanche de cailloux lui dégringola sur la tête. La pluie de pierres s'était à peu près calmée quand elle reçut sa lampe de poche sur l'épaule. Elle eut le réflexe de rouler sur le côté pour se mettre à l'abri des caillasses qui avaient recommencé à tomber. Elle s'abrita sous une roche en surplomb à l'entrée de la galerie de droite. Un gros paquet de poils jaunes, grognant et couinant, atterrit lourdement sur le sol souple et roula à ses pieds. Quelques secondes plus tard, le déluge de pierres et de terre cessa définitivement. Quand le nuage de poussière se fut dissipé, elle ôta les bras qu'elle avait croisés sur sa tête pour protéger son visage. Elle poussa un petit cri quand elle reçut la charge affectueuse d'un énorme monstre à poils jaunes qui lui sauta dessus pour entreprendre un débarbouillage en règle. « Rufus ! Mon Rufus, oh mon chien ! »

Ce brave chien s'était lui aussi approché trop près du bord du gouffre et s'était fait piéger par la friabilité du terrain. Et il était là maintenant, pour le plus grand plaisir de sa petite maîtresse qui, pour être très courageuse, n'en avait pas moins besoin d'une présence rassurante et familière. Elle se sentait plus forte pour affronter l'inconnu.

Maintenant qu'ils étaient là, il fallait aviser et prendre une décision intelligente. Il leur était impossible de grimper par là d'où ils étaient arrivés. C'était beaucoup trop dangereux, les parois

s'effritaient et ils risquaient de retomber et, cette fois, de se blesser. De plus, Rufus devait peser dans les quarante kilos, et Adèle se voyait mal escalader la paroi avec lui autour du cou. La seule solution qui s'offrait à eux était d'emprunter l'une des deux galeries qui s'enfonçaient dans l'inconnu, mais, laquelle choisir ? L'une se dirigeait vers la gauche et la clarté ambiante était rougeâtre. L'autre, plus pentue, partait à droite et la lumière diffusée par les moisissures tendait sur le vert jaunâtre. Un virage à angle droit limitait la visibilité à une quinzaine de mètres. Après quelques secondes d'hésitation, Adèle prit sa décision.

– Allez Rufus, on y va !

D'un pas volontaire, suivie comme son ombre par son chien, elle s'engagea sur le chemin vert qu'elle avait choisi car c'était une couleur qu'elle aimait bien.



## CHAPITRE IV

Le sol était couvert d'une terre souple et légèrement humide. Vu la couleur qui tirait sur le vert, ce devait être de l'argile. La galerie descendait en pente douce d'abord puis beaucoup plus raide ensuite. Cela ne satisfaisait pas vraiment Adèle qui aurait préféré de loin que le chemin remonte pour enfin se retrouver à l'air libre, se nettoyer rapidement et, comme si de rien n'était, se mettre à lire une bande dessinée dans un transat avant le retour de son frère et de sa sœur.

Mais bon, il fallait faire avec, la galerie descendait et elle était bien obligée de la suivre, d'aller de l'avant.

Au bout de trois cents mètres, le chemin bifurquait à nouveau mais sur la gauche cette fois. Adèle passa la tête discrètement pour avoir une idée de ce qui l'attendait après ce virage à angle droit. Rien ne semblait bien différent du chemin qu'elle venait de parcourir, si ce n'est que la lumière verte devenait beaucoup plus puissante. Rufus se mit à grogner et se plaqua contre la jambe de sa petite maîtresse comme pour lui signaler un danger et lui interdire de continuer d'avancer. Adèle le caressa pour le rassurer

et lui fit comprendre qu'il ne fallait pas faire de bruit. Elle lui serra la gueule dans sa main pendant un moment puis doucement relâcha son étreinte quand elle fut sûre qu'il avait compris.

Une faible rumeur parvenait jusqu'à elle, des cris diffus, comme le bruit d'une cour d'école à la récréation.

Elle avança très lentement en prenant garde de ne pas buter dans un caillou et ainsi signaler sa présence. Doucement, elle parcourut la distance qui la séparait du bout de la galerie et déboucha sur un espace si vaste qu'on n'en voyait ni le plafond ni les parois latérales. Adèle resta bouche bée et écarquilla tout grand les yeux.

Le spectacle qui se présentait à elle était si incroyable, si extraordinaire, qu'elle en oublia presque toute discrétion. Mais elle se reprit vite et se rencogna derrière un rocher.

Une ville, très semblable à celle qu'elle avait vue à la télé dans un documentaire sur les habitations troglodytes en Turquie, s'accrochait, devant ses yeux ébahis, au flanc de la gigantesque caverne.

Sur la gauche de la cité, on pouvait voir un énorme édifice, fabriqué de brique et de broc, comme le palais du facteur Cheval qu'elle avait visité avec ses parents dans la Drôme l'an passé. Adèle se demandait comment tout cela pouvait tenir d'aplomb. On aurait dit qu'un géant avait entassé tout ce qui lui tombait sous la main, même les objets les plus étonnants. Elle vit une vieille remorque à bras, une « Choillot », que sa mère cherchait désespérément depuis des mois, en équilibre instable sur un amoncellement hétéroclite

constitué de planches, de bâches et même d'une aile d'avion !

Au loin, tout au fond de la gigantesque caverne, à travers une baie monumentale, Adèle pouvait apercevoir des champs cultivés auxquels succédait une forêt sombre. Tout ce paysage prenait un aspect fantomatique sous le halo verdâtre des moisissures.

Le chien avait cessé de grogner et s'était mis à remuer la queue, le regard fixé sur un groupe d'enfants. Juste aux pieds d'Adèle, à quelque cinquante mètres en contrebas, de jeunes garçons et filles jouaient avec une balle bien particulière. C'était une tête humaine, avec des yeux, un nez et une bouche qui riait aux éclats dès qu'un enfant la jetait en l'air.

L'ambiance était sereine, tout respirait la paix et l'insouciance. Adèle regardait les gens passer dans la rue de la cité. Ils s'arrêtaient pour se parler, entraient dans des maisons, en ressortaient, s'apostrophaient bruyamment comme dans n'importe quelle ville qu'Adèle connaissait. Il y avait même, sur la place, un petit marché sympathique où l'on vendait toutes sortes de fruits et de légumes dont elle reconnaissait la forme, mais qui avaient des couleurs extraordinaires ; des pommes violettes, des bananes orange, des tomates bleues...

Les animaux qu'elle voyait aux alentours avaient eux aussi un aspect incroyable, de la poule vert fluo à la vache jaune à taches mauves en passant par les canards roses ou rouges !

Adèle sentait que ces gens étaient pacifiques, qu'elle ne risquait rien de leur part et elle décida donc de descendre rejoindre les enfants. Seule une paroi abrupte la séparait du groupe d'adolescents.

Elle remarqua que des rochers disposés régulièrement formaient comme de grosses marches espacées d'environ un mètre.

Elle venait juste d'atteindre la troisième marche où Rufus la rejoignit avec une aisance impressionnante, quand soudain la lumière changea. De verte qu'elle était, elle devint rosâtre puis franchement rouge. Le son d'un gong, certainement géant vu la puissance de la vibration, la fit sursauter. Les gens se mirent tous à courir, affolés, et se dirigèrent tous dans la même direction... vers elle !

Les enfants, eux aussi, arrêtaient de jouer et regardèrent la drôle de tête qui leur servait de ballon, comme s'ils attendaient un ordre de sa part. Ils semblèrent obéir à ses injonctions et se précipitèrent, leur balle sous le bras d'un grand costaud, en direction de la paroi après laquelle Adèle était accrochée.

Tous se massèrent là, à ses pieds, enfants, adultes, bêtes, et tous la fixaient, l'air terrifié et craintif.

## CHAPITRE V

Adèle était sur le point de parler pour leur expliquer les raisons de sa présence, pour leur dire qu'elle était inoffensive, que toute cette aventure n'était qu'un accident et qu'elle ne les dérangerait pas très longtemps... mais juste au moment où elle allait ouvrir la bouche, elle entendit au-dessus de sa tête un grondement rauque et terrifiant. Dans son cou elle sentit un souffle chaud à l'odeur fétide et puante.

Elle leva les yeux et dut faire un effort énorme sur elle-même pour ne pas hurler de terreur. La tête gigantesque d'une sorte de lézard géant et hideux, pointait au-dessus de la paroi contre laquelle elle s'aplatissait comme pour s'y fondre. Sa peau visqueuse était couverte de champignons fluorescents qui distillaient une vive lumière rouge. Ses yeux, qu'elle apercevait de côté, souhaitant de tout son être qu'ils ne se tournent pas vers elle, étaient rouges eux aussi.

Elle était complètement terrorisée, presque paralysée par la peur. Elle réussit cependant à faire fonctionner ses méninges.

Quoi faire ? Elle n'était pas assez rapide pour descendre se mettre à l'abri de la bête avant qu'elle ne réagisse. Et de plus, elle ne savait pas si, malgré leur

apparence, les gens d'en bas étaient vraiment bienveillants. Elle choisit donc de ne pas bouger et se plaqua contre la paroi en se faisant la plus petite possible. Elle gardait le museau de Rufus bien serré dans sa main gauche pour l'empêcher de se manifester. De l'autre main, elle s'agrippait à une racine pour se fondre un maximum avec la terre et les cailloux pointus qu'elle sentait le long de son dos.

Soudain, à la grande surprise de la fillette, la bête se mit à parler d'une voix grave mais qui semblait bien peu puissante par rapport à la taille du monstre. Elle sentit son chien se raidir contre sa jambe. « Pourvu qu'il n'aboie pas ! » pensa-t-elle très fort. Mais non, le brave animal avait compris la gravité de la situation et se tenait coi. Il avait même accentué sa pression comme pour dire à sa maîtresse qu'il était là et qu'elle pouvait compter sur lui.

– Je suis dans une colère indicible, quelqu'un a empoisonné Cerbos mon fidèle compagnon et gardien du puits interdit. N'oubliez pas que vous puissiez vous échapper par le gouffre car Cerbos va revenir bientôt. Je connais le secret des plantes, vous le savez, et j'ai trouvé sans tarder un antidote au poison que l'un d'entre vous a utilisé, car le coupable de ce crime ne peut être qu'un membre de votre communauté. Dans deux jours, je reviendrai et j'exige que vous me livriez le coupable. Si dans deux jours vous ne me le présentez pas, ma vengeance et celle des Rudocks seront terribles, sans oublier mon cher Crezac.

La voix n'émanait pas du lézard comme elle l'avait d'abord cru. C'était celle d'un homme, ou plutôt d'une caricature d'homme. Maigre, un peu bossu, il avait une silhouette de gnome décharné. Son tronc rachitique était surmonté d'une tête disproportionnée, trop

longue, le front trop étroit, posée de guingois sur un cou de cigogne.

Ses cheveux rares et clairsemés, d'une couleur noire pas naturelle, étaient rassemblés derrière sa nuque en une couette grasse. Il était assis à califourchon juste au creux de la nuque du Crezac, les genoux à hauteur de deux orifices qui dégouлинаient d'une matière collante et jaunâtre. Ce devait être les conduits auditifs de la bête. Le sinistre individu avait l'air ravi et imbu de sa personne de celui qui vient de jouer un bon tour et de gagner le tournoi.

– Vous savez de quoi sont capables mes partenaires !

En disant cela, il tapota de la main la tête de l'horrible bestiole sur laquelle il était installé.

– Je ne pense pas qu'il soit nécessaire d'entrer dans les détails, je tiens toujours parole, foi de Gicomte. dit-il avec un ricanement sardonique.

Les gens au pied de la muraille restaient immobiles, comme pétrifiés. On aurait dit qu'ils ne respiraient plus.

Adèle, elle non plus n'en menait pas large. Son nez la grattait, mais elle n'osait faire un mouvement de peur de se faire remarquer.

Le nabot attendit que ses paroles aient produit l'effet escompté sur la population massée à ses pieds et, quand il vit les épaules s'affaisser et les têtes se baisser sous le poids de la menace, son sourire venimeux s'élargit et, d'un claquement de langue, il donna l'ordre à son épouvantable monture de faire demi-tour.



## CHAPITRE VI

Les gens en contrebas ne partirent pas, ils restèrent immobiles comme pétrifiés. Petit à petit, les lumières produites par les moisissures reprirent leur couleur initiale et la clarté verdâtre se répandit à nouveau dans tous les recoins.

Tous, en bas, la regardaient fixement, sans esquiver le moindre mouvement, sans aucune trace d'agressivité. Adèle ne savait pas quoi faire, quels mots prononcer, quel geste avoir. Mais avant qu'elle ait pu prendre une quelconque décision, une femme à l'air altier, en longue robe verte et fluide, fit quelques pas pour se détacher de la foule. Elle se distinguait des autres femmes par un lien vert pâle, orné de topazes, qui lui ceignait le front. Elle tendit la main vers la fillette et lui dit d'un ton autoritaire.

– Viens !

Adèle descendit avec précaution. Cela lui prit bien cinq minutes pour rejoindre la femme en vert autour de laquelle d'autres s'étaient maintenant regroupées.

Rufus était toujours sur ses talons et ne semblait pas le moins du monde impressionné par l'étrangeté de la situation. Adèle dut même calmer ses

manifestations, débordantes d'affection envers son interlocutrice. Enfin il se coucha et se lécha la patte, attendant patiemment la suite des événements.

– Je suis Aloe, je suis guide des Phalènes !

De la main la femme fit un geste ample et gracieux pour désigner les gens derrière elle.

– Et toi, qui es-tu, d'où viens-tu, comment es-tu arrivée ici ?

Adèle était très intimidée, tous la regardaient avec avidité, curieux d'avoir les réponses aux questions de leur guide. Elle voyait les enfants qu'elle avait observés en train de jouer au ballon se bousculer derrière les adultes pour mieux voir le phénomène qu'elle était devenue.

– Mon nom est Adèle, je viens de là-haut, dit-elle en pointant son doigt vers le plafond de la caverne.

Elle expliqua comment elle était tombée accidentellement dans le trou sans fond et comment elle avait suivi la galerie verte.

– Mais je ne vais pas vous déranger plus longtemps, je vais repartir immédiatement, allez, viens Rufus ! Et elle fit mine de partir. La femme nommée Aloe l'arrêta en lui posant la main sur le bras. Rufus qui s'était levé sur l'injonction de sa maîtresse se rassit posément.

– Tu as eu beaucoup de chance d'arriver jusqu'ici, tu as échappé à Cerbos. D'habitude il dévore tout être vivant qui parvient à pénétrer ce monde par le puits .

Au sein du petit groupe d'ados, Adèle entendit une jeune voix féminine.

– Il a tué mon petit chien !

Aloe poursuivit sans faire attention à l'intervention de la jeune fille.

– Mais je comprends maintenant pourquoi tu as eu la vie sauve. Cerbos a été empoisonné, comme l’a expliqué Gicomte. Le fait que tu sois vivante est le seul point positif de cette tentative désastreuse, car cet empoisonnement n’est pas très malin. Il ne sert qu’à éveiller la colère des Rudocks, et nous n’avons pas besoin de leur donner de bonnes raisons de nous faire souffrir et de nous torturer. Certains d’entre vous se souviennent sûrement de l’enlèvement de nos bébés quand nous avons refusé, il y a une dizaine d’années, de leur fournir des vivres. Nous ne savons pas ce qui est arrivé à nos petits... .

Sa voix se brisa, mais elle se reprit rapidement. Comme le voulait sa position de chef, elle ne devait pas faire preuve de faiblesse.

– Ceux qui ont tenté cet empoisonnement ne sont pas très sensés, dit-elle en se retournant à demi et en fixant d’un air accusateur un groupe de jeunes Phalènes qui se regardaient mutuellement, embarrassés.

– Tu peux donc remercier ces benêts inconscients, sans le savoir, ils t’ont sauvé la vie .

Adèle esquissa un sourire en direction des ados tout penauds.

Ta deuxième grande chance a été de choisir la galerie verte car elle mène ici. Si tu avais suivi la galerie rouge, tu serais tombée directement sur l’antre des Rudocks et je n’ose pas imaginer ce qu’il serait advenu de toi .

Une voix jaillit de la foule :

– Ce chien à tes côtés est bien bizarre, il a une drôle de couleur. Les nôtres sont rouges à rayures grises, ou l’inverse. Sont-ils tous comme ça, en haut ?

– Autrefois, dans notre monde, ils ressemblaient à ce chien, mais ici, tout est différent... Ajouta la femme en vert tristement.

– Non, répondit Adèle, ils peuvent être marron, noirs, blancs, avec des taches, même des rayures... Bon, il faut quand même que j’essaie de rentrer chez moi, ils vont finir par s’inquiéter là-haut. Auriez-vous une corde et des piquets pour que je les plante dans la paroi du puits et que j’attache Rufus à mon dos pour le remonter. On doit bien pouvoir tromper la vigilance de ce Cerbos. Je vous promets que je ne dévoilerai pas votre secret, je n’en parlerai à personne, et Rufus non plus, et je ne reviendrai jamais, promis.

En disant cela, Adèle prenait son air le plus engageant et essayait de paraître décontractée même si son sourire ressemblait plus à une grimace.

– C’est hors de question, n’as-tu pas entendu Gicomte ? Cet homme est un monstre de cruauté, il ne plaisante pas. De plus, Cerbos est guéri et il a sûrement déjà dû reprendre son poste. Il est impossible de lui échapper. Tu ne peux plus remonter dans ton monde.

Le ton était sans réplique.

Adèle blêmit. Elle était prisonnière sous terre au milieu de gens bizarres, de monstres et de fous furieux. Ça n’était pas possible, elle allait se réveiller de ce cauchemar. Il fallait qu’elle trouve une solution, et vite car ils allaient s’inquiéter là-haut...

Aloe se tourna et demanda à un garçon et une fille du groupe des ados de s’approcher. Ceux-ci s’avancèrent avec enthousiasme.

– Josep, Jemina, vous emmènerez Adèle au campus. Vous lui trouverez une chambre, des vêtements propres et je compte sur vous pour lui expliquer le